

## Anathème

LE PASSANT (*Le Bien public*, vol. 11, n° 42, 25 mars 1920, p. 1)

Québec

Dès 1920, le jazz est connu et débattu jusque dans les régions rurales du Québec, celle de Trois-Rivières en l'occurrence (la Mauricie), où est publié *Le Bien public*. Dans ce journal conservateur et clérical, fondé en 1909, un éditorialiste sous pseudonyme condamne violemment la vogue du jazz au Québec. L'imprécation prend ici un tour religieux : la nouvelle musique est présentée comme un sacrilège pour l'art, mais aussi comme une chute pour une humanité tombée en décadence sous les coups d'une « américanisation » dénoncée avec virulence. Autre fait notable, l'article souligne la filiation établie dès 1920 entre le ragtime et le jazz<sup>1</sup>.

Vociférant plus haut et plus fort que les barrissements des cuivres, plus stridente que les cris délirants des cordes, plus tonitruante que le vacarme infernal des tambours et des cymbales frénétiquement martelées, je veux que ma voix s'élève et couvre de sa clameur cette chaotique cacophonie.

S'affublant sans vergogne du manteau sacré de la musique, s'imposant aux oreilles qu'il exaspère, détruisant dans les cerveaux le sens de l'harmonie, le « jazz » est apparu création démente d'un névropathe abruti. Tout de suite, le goût est descendu d'un échelon, lui qui déjà ne brillait pas si haut : l'insanité a triomphé, et on s'est rué vers ce tintamarre odieux.

Au lieu de le confiner aux infâmes bouis-bouis qui l'ont produit comme un excrément de leur milieu empesté, on le fait trôner partout. On chante le « jazz », on ne veut jouer que du « jazz » et, surtout, on danse au « jazz ». C'est là qu'il se montre dans toute la laideur de sa lubricité canaille.

---

<sup>1</sup> Cet article a été reproduit le mois suivant dans *Le Canada français et le Franco-Canadien* (vol. 60, n° 49, 29 avril 1920, p. 4), un autre journal à vocation locale et de tendance conservatrice, publié à Saint-Jean-sur-Richelieu, en Montérégie.

De ma pauvre voix, que je veux pour un moment clamante et terrible, je jette de toutes mes forces l'anathème à cette dégradation de l'art le plus supra-matériel, de l'art dont l'intuition fut la première à s'épanouir au cœur de l'Homme déchu.

À quelle aberration faut-il donc que nous soyons ravalés, pour que non seulement nous acceptions cette prostitution sans haut-le-cœur, mais pour que nous nous y livrions avec frénésie, sans égard pour la musique à cœur-joie, vilement torturée et mutilée. L'engouement s'enracine de plus en plus, le sens musical se fausse à jamais chez beaucoup de gens que leur éducation première à tout le moins devrait mettre à l'abri d'un pareil désastre.

Le « rag-time » d'autrefois est le père du « jazz » actuel<sup>2</sup>, mais le fils est cent fois pire que le père, et dans sa nature et dans son expression et dans ses résultats.

---

<sup>2</sup> En 1920, cette filiation est originale car la plupart des auteurs utilisent le mot jazz(-band) afin de désigner une formation jouant des ragtimes ou, comme Ernest Ansermet, associent les deux termes (voir Anthologie). L'expression « ragtime » (ou « rag-time ») remonte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. « Rag » signifie approximativement « bousculer », « altérer ». « Altérer le tempo » (plutôt que « le temps », vraisemblablement) consiste donc à malmener la mise en place rythmique, c'est-à-dire ne pas l'interpréter littéralement. On est ici au seuil de la paraphrase, premier pas vers l'improvisation. Deux grands corpus reçoivent ce même nom de ragtime mais doivent être clairement distingués. L'un est une musique de piano inventée par des pianistes du Missouri. L'autre est joué par des orchestres de grand format, le plus souvent des *brass bands*. Les deux musiques sont majoritairement écrites (mais l'improvisation n'en est pas totalement absente) et elles sont fondées sur une certaine utilisation de la syncope. On considère que l'événement fondateur du ragtime est la Chicago World's Fair (« Exposition mondiale de Chicago ») de 1893 où des pianistes, dont Scott Joplin, se sont réunis pour se confronter et faire connaître leur musique (qu'on n'appelait pas encore de ragtime) à un très large public. Les mots « rag » et « ragtime » commencent à apparaître dans la musique publiée en 1896. En 1897, la première pièce publiée en tant que « rag » est celle de William Krell : « Mississippi Rag », avec pour sous-titre : « The First Rag-Time Two-step Ever Written, and First Played by Krell's Orchestra, Chicago » (« Le premier rag-time two-step jamais écrit, d'abord joué par l'orchestre de Krell, Chicago »). « Louisiana Rag », « Harlem Rag » paraissent la même année. Si le genre perdure, son âge d'or est relativement court, une vingtaine d'années tout au plus. La périodisation la plus courante le découpe en trois phases : *Classic Ragtime* ou *Early Ragtime*, 1896-1906, *Popular Ragtime* ou *Ragtime Craze*, 1906-1912, et *Advanced Ragtime*, 1913-1917. Le compositeur le plus connu est Scott Joplin (1862-1917). Il est l'auteur notamment du célèbre « Maple Leaf Rag », publié en 1899, ainsi que de deux opéras, *A Guest of Honor* (1903) et *Treemonisha* (1911). Parmi les autres grands compositeurs de ragtime, on peut citer aussi Tom Turpin (1873-1922), propriétaire à Saint Louis d'un saloon qui fut un lieu d'incubation du ragtime, et également auteur du premier rag publié par un musicien noir, « Harlem Rag » ; et encore James Scott (1885-1938), Joseph Lamb (1887-1960) et Ben Harney (1872-1938), pianiste blanc qui fut l'auteur du premier manuel de ragtime, *The Ragtime Instructor*, publié en 1897. À la Nouvelle-Orléans, outre Jelly Roll Morton et de l'aveu même de ce dernier, le plus grand pianiste de ragtime – qui ne fut jamais enregistré – était Tony Jackson (1882-1921). Le terme et le genre musical sont connus du public francophone depuis le milieu de la décennie 1900 à partir duquel des enregistrements sont disponibles. Dès 1910, des éditeurs français et belges publient régulièrement des morceaux relevant de ce genre musical. Certains compositeurs savants s'y intéressent lors de cette période : Erik Satie (« Le Ragtime du Paquebot » dans *Parade*, 1917), Igor Stravinsky (« Ragtime »,

Que je voudrais donc tenir entre mes dix doigts crispés toute cette contrefaçon de mauvais aloi ! Que je voudrais que le « jazz » fût de chair et d'os pour l'étrangler et pour déchirer son cadavre, afin d'être bien sûr qu'il ne reviendrait jamais à la vie !

Nous sommes réellement à plaindre d'être d'aussi faciles victimes à toute cette dégénérescence précoce que l'Américain veut nous faire partager avec lui, mais nous mériterions vraiment une bonne volée de bois vert pour nous laisser prendre de façon aussi idiote à tout ce que nos voisins nous envoient par-dessus la frontière.

Jamais nous ne pourrons trop fouailler<sup>3</sup> tous ces tenants, parmi nous, de l'américanisation effrénée. Ils sont inconscients, souvent, réveillons-les de la belle façon.

Le magazine américain nous tient, le cinéma double et triple les chaînes, et voilà que la musique américaine (quel sacrilège d'appeler cela musique !) vient ajouter sa purulence à ces deux premières plaies.

Mettons fin à cette honte dont nous sommes à nous couvrir et répudions à tout jamais le « jazz » et toute la sanie<sup>4</sup> qu'il traîne en son sillage.

Tenons-nous à faire croire que nous sommes des épileptiques ou des hystériques et voulons-nous porter le stigmate d'une génération névrosée ?

---

dans *L'Histoire du soldat*, 1917, *Ragtime pour onze instruments*, 1917-1918, *Piano-Rag-Music*, 1918). Maurice Ravel, qui l'évoque dans sa lettre à Colette à propos de *L'Enfant et les sortilèges* (voir Ravel 1919), lui préférera le fox-trot.

<sup>3</sup> « Fouailler » signifie frapper à coups énergiques et répétés.

<sup>4</sup> Une « sanie » désigne une matière purulente, produite par une plaie infectée.

## Bibliographie

Anthologie : Cugny, Laurent, et Martin Guerpin (à paraître), *Écrits francophones sur le jazz (presse, essais, roman, théâtre, poésie). Une anthologie annotée et commentée (1918-1929)*, Paris, Vrin.

Ansermet Ernest (1919), « Sur un orchestre nègre », *La Revue romande*, n° 10, 15 octobre, p. 10-13.

Beaulieu, André, et Jean Hamelin (1965), *Les journaux du Québec de 1764 à 1964*, Québec, Presses de l'Université Laval.

Beaulieu, André, et Jean Hamelin (1973), *La presse québécoise des origines à nos jours*, vol. 4, Québec, Presses de l'Université Laval.

De Bonville, Jean (1965), *La presse québécoise de 1764 à 1914*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.